

RITA LEJEUNE
(1906-2009)

C'est le 18 mars 2009, au milieu de sa cent troisième année, que Rita Lejeune s'est éteinte après avoir mené une vie et une carrière bien remplies.

Née le 22 novembre 1906 dans une famille relativement modeste de Herstal, en région liégeoise, celle qui allait devenir une médiéviste de renommée internationale mena à l'Université de Liège de brillantes études en philologie romane qui lui valurent, à 22 ans, le titre de docteur en Philosophie et Lettres avec un travail sur *Le style et les œuvres attribuées à Jean Renart*. Les débuts de sa carrière scientifique ne se font pas attendre : boursière de la Fondation Universitaire et lauréate du Concours des Bourses de voyage en 1929, elle obtient bientôt un mandat d'aspirant au F.N.R.S., le Fonds national belge de la recherche scientifique, où elle reste jusqu'en 1937. Entre-temps, sur les conseils de son maître Maurice Wilmotte, Rita Lejeune s'est rendue à Paris pour parfaire sa formation auprès des savants illustres que furent Alfred Jeanroy, Mario Roques et Abel Lefranc. Elle suit des cours en Sorbonne et au Collège de France, et nantie d'un diplôme de l'École Pratique des Hautes Études de Paris obtenu en 1935, elle revient à Liège pour défendre une thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, qui donne lieu à la publication de son premier ouvrage, *L'œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au Moyen Âge* (1935). De Jean Renart, elle édite l'année suivante le *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle*, et en 1938, elle fait encore paraître l'édition du *Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier*, que la critique attribuait au même auteur, mais dont elle montre que la paternité doit probablement revenir à Renaut de Beaujeu (ou de Bâgé).

Alors que le ciel s'assombrit sur l'Europe, elle se rend en 1939 à l'Institut catholique de Toulouse pour apprendre l'occitan, et fait la connaissance de l'abbé Joseph Salvat, qui sera non seulement un maître, mais aussi un ami fidèle. Ils entretiendront une longue correspondance aujourd'hui léguée à l'Académie des Jeux floraux. C'est donc à Toulouse qu'elle vivra le début du conflit mondial. Elle y crée un service de correspondance pour les réfugiés et à son retour en Belgique, elle participe à des mouvements de résistance avec son mari, Fernand Dehousse, qu'elle a épousé en 1929 et qui sera appelé à devenir ministre du travail à la fin de la guerre. On la voit aussi collaborer à la presse clandestine, et durant le rude hiver 1944-1945, elle fondera une association féminine se donnant pour mission d'aider les sinistrés victimes des bombardements.

Son cursus, déjà, est remarquable, et ses mérites scientifiques salués à l'extérieur ; à Liège, la reconnaissance académique tarde pourtant à se manifester, et il faut dire que les femmes, à cette époque, ne sont encore guère nombreuses à accéder aux hautes fonctions universitaires belges. Nommée chargée de cours en 1939, Rita Lejeune se voit d'abord confier des cours facultatifs ou optionnels portant sur le roman français au Moyen Âge, la littérature wallonne ou les auteurs provençaux. La consécration ne viendra qu'en 1954 avec le titre de professeur ordinaire. Fidèle à l'esprit du fondateur Maurice Wilmotte, qui s'était montré soucieux d'établir à Liège un vrai département d'études romanes et pas seulement d'études françaises, Rita Lejeune réussira à obtenir un accroissement notable des enseignements du provençal, offrant ainsi aux troubadours du Midi, initiateurs de la lyrique européenne, la place qui leur est légitimement due dans le cursus des études romanes. Par la création en 1971 d'un nouveau cours ouvert aux lettres d'oc modernes et contemporaines ainsi que par ses propres travaux, elle met l'Université de Liège à la pointe des études occitanes.

Ses charges d'enseignement ne l'ont pas empêchée d'accepter de multiples responsabilités ni de s'engager dans des sociétés scientifiques. Secrétaire de rédaction de la revue *Le Moyen Âge* depuis 1946, elle en devint Directrice en 1960. En 1955, elle compte parmi les fondateurs de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes, seule femme à côté de treize hommes. La Société internationale arthurienne la nommera Présidente d'honneur. Elle participe à de nombreux congrès et dispense des cours dans des universités étrangères. En 1977, alors que sa carrière académique se termine avec l'accession à l'éméritat, l'Académie royale de Belgique l'élit comme membre correspondant, avant de l'élever en 1988 au rang de membre titulaire de la Classe des Lettres. D'autres institutions savantes n'ont pas manqué de reconnaître ses mérites, comme la Reial Acadèmia de Bones Lletres de Barcelona, qui lui a ouvert ses portes dès 1951, l'Académie des Jeux floraux de Toulouse (1961), l'Institut d'Estudis Catalans (1974) ou la Medieval Academy of America (1981). Elle fut aussi Docteur *honoris causa* de l'Université de Bordeaux et *Soci* du Félibrige. En 1969, à l'occasion du trentième anniversaire de son enseignement académique, ses élèves, collègues et amis lui témoignèrent leur affection et leur admiration en lui offrant des *Mélanges*, deux forts volumes riches de 127 contributions.

Dans une existence aussi bien remplie, la science et les livres n'ont pourtant pas occupé toute la place. De son union avec Fernand Dehousse naquirent deux enfants, Jean-Maurice et Françoise, qui lui donnèrent à leur tour des petits-enfants, dont la présence a rempli d'agitation la vaste demeure familiale, par ailleurs toujours généreusement ouverte aux amis, aux disciples ou aux collègues de passage. Le sens de l'hospitalité n'était pas un vain mot chez Rita Lejeune.

La diversité des enseignements qu'elle a dispensés reflète les orientations majeures qui ont traversé les recherches de toute une vie: la littérature médiévale française d'oc et d'oïl, et les productions artistiques de Wallonie. L'examen de sa riche bibliographie révèle l'étendue de ses curiosités.¹ Aucun des grands genres n'a échappé à son attention : épopée, lyrique, roman, théâtre. Ne se limitant pas à des questions d'histoire littéraire ou d'interprétation philologique des textes, elle a tourné ses regards vers l'histoire et l'histoire de l'art.

Les travaux sur l'épopée occupent une place majeure dans sa production. Dans la discussion sur les origines de la chanson de geste, elle se positionna d'emblée dans le camp des traditionalistes en dédicant à Ferdinand Lot son livre *Recherches sur le thème: les Chansons de geste et l'histoire* (1948). Elle croyait fermement que le travail d'élaboration légendaire remontait bien plus haut que ne le pensait Bédier, et avait foi en l'existence d'une tradition narrative ininterrom-

1. On trouvera une bibliographie des travaux qu'elle a publiés jusqu'en 1968 aux pp. XV-XXIV du t. I des *Mélanges Rita Lejeune* (1969). Gembloux: Duculot. Plusieurs de ses articles parus après cette date sont repris dans un volume spécial de la revue *Marche romane* (1979).

pue reliant les événements primitifs aux chansons conservées, ces amplifications poétiques s'étant constituées d'accroissements successifs et anonymes au départ du noyau historique. Elle s'efforça elle-même de traquer des preuves de cette continuité en montrant la présence de faits issus de récits légendaires dans les textes savants. Dans cet esprit, elle explora les cartulaires pour y trouver la présence couplée des prénoms Roland et Olivier au sein d'une même famille, en s'appuyant sur l'idée qu'une mode littéraire pouvait conditionner une mode onomastique (1950). Comme les attestations figuraient majoritairement dans des chartes méridionales, elle se convainquit de la préexistence autour de l'an mil d'une légende sur Roland et Olivier dans le Midi, et l'existence d'un comte de Carcassonne du nom d'*Oliba* contemporain de Charlemagne et de Louis le Pieux la conforta dans ses vues. Elle reviendra à diverses reprises sur le problème des origines des chansons de geste et sur les liens entre histoire et épopée. On citera entre autres ses articles sur «La base historique de l'épopée médiévale» (1949), sur «La plus ancienne *Chanson de Roland*» (1955), sur «La localisation de la défaite de Charlemagne aux Pyrénées en 778 d'après les chroniqueurs carolingiens» (1955), ses «Réflexions sur la genèse de la *Chanson de Roland*» (1961), son étude sur «Le héros Roland, mythe ou personnage historique?» (1979), ou encore sa contribution sur «Les théories relatives aux origines de la chanson de geste» (1980).

Des aspects très variés du premier texte épique français, la *Chanson de Roland*, ont suscité son intérêt: les noms des épées (1950), les témoins occitans de la légende (1954), l'onomastique et la toponymie de la Marche d'Espagne (1955), l'actualité du texte (1955), la composition du personnage de Gauthier del Hum (1959), le miracle des lances qui fleurissent (1961), le péché de Charlemagne (1961), le caractère de Turpin et les événements contemporains de la chanson (1969), les ports et les Pyrénées (1980), l'emploi du toponyme *Rencesvals* dans le poème (1981)... Elle ne délaissa pas pour autant la geste de Guillaume d'Orange, sans quitter la ligne de ses préoccupations principales, avec des travaux consacrés au toponyme *l'Archamp* (1965-1966), à la naissance du couple littéraire formé par Guillaume d'Orange et Rainouard au Tinel (1970), à l'historicité d'Aimeri de Narbonne (1973), ou au nom de Vivien (1984). Ce cycle est aussi au cœur de l'article qu'elle a consacré au problème de l'épopée occitane (1972), et elle y trouva matière à fonder ses hypothèses sur l'origine occitane de certaines chansons de geste. L'épopée française, Rita Lejeune l'aurait bien vu naître dans le Midi, une vision des choses qui fut loin d'emporter l'adhésion de la critique, mais qu'elle défendit avec acharnement...

Dès les débuts de sa carrière, le roman occupa aussi une place de choix dans ses intérêts. Après ses premiers travaux sur Jean Renart — sur lequel elle revint encore en 1973 et en 1975 pour étudier l'esprit clérical du romancier ou les attaches du *Guillaume de Dôle* avec la Principauté de Liège, puis en 1978, pour un chapitre du *G.R.L.M.A.* sur *Jean Renart et le roman réaliste au XIII^e siècle* —, elle s'intéressa à la préfiguration et à la date du *Conte du Graal* (1951, 1954 et 1957), puis au *Tristan*, en se penchant sur les mentions de la légende chez les troubadours (1954 et 1962) ou dans *l'Esoufle* (1982), sur les influences contemporaines dans le roman (1960), sur les anthroponymes (1970), et sur les message d'amour du héros dans le *Lai du Chèvrefeuille* (1980). Inutile de dire que la production romanesque occitane ne pouvait la laisser indifférente, et dans ce domaine, on lui doit plusieurs contributions dédiées à une datation précoce du *Jaufré* (1948 et 1953), et plus tard, au calendrier qui scande la narration de *Flamenca* (1974) et au caractère nordique de certains éléments du texte (1973 et 1979).

En dehors d'un article consacré aux trouvères Moniot d'Arras et Moniot de Paris (1941), elle s'est résolument tournée vers la lyrique d'oc. Elle s'est ainsi interrogée sur le fondement historique des *vidas* (1939) et a abordé avec beaucoup de finesse les productions d'importants troubadours du XII^e siècle (Guillaume IX, Marcabru, Jaufré Rudel, Gueraut de Cabrera, Rigaut de Barbezieux, Peire d'Alvernhe, Peire Vidal, Arnaut Guilhem de Marsan). Plusieurs de ces poètes sont en relation avec la Catalogne, et c'est d'ailleurs en Catalogne, à *Puigverd d'Agramunt* — et non à

Puivert d'Aude —, que Rita Lejeune situait la composition de la fameuse galerie littéraire de Peire d'Alvernhe (1963, et encore «La *Galerie littéraire* du troubadour Peire d'Alvernhe et ses implications avec la Catalogne», 1980). Enfin, elle consacra au rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille deux articles substantiels (1954 et 1960). Ces deux études, comme la plupart de ses travaux sur les troubadours, ont été republiées en 1979, dans un numéro spécial de la revue *Marche romane* intitulé *Littérature et société occitane au Moyen Âge*, dont son grand ami Martín de Riquer a écrit la préface.

Pour compléter ce panorama des genres qu'elle a abordés, il faut encore citer le théâtre, avec ses contributions sur un mystère wallon de la Nativité (1935) ainsi que des recherches sur le public et sur le vocabulaire juridique de la *Farce de maistre Pathelin*, et ensuite les fabliaux, à travers trois études sur Gautier le Leu (1936, 1937 et 1959). Enfin, et on le sait peut-être moins, même la littérature moderne a retenu occasionnellement son intérêt dans des articles consacrés à Jules Romains (1934), à Jean Giraudoux (1934) ou à Frédéric Mistral (1960 et 1971), ainsi que dans un éloge de la poétesse provençale Clémence Isaure (1965).

Son œuvre est marquée tout autant par la diversité des objets que par la diversité des approches. Elle a beaucoup examiné, comme on a pu le voir jusqu'ici, les relations entre littérature et histoire ; mais l'histoire de l'art la passionnait également et elle explora assidûment les liens entre textes et iconographie, pratiquant avec bonheur la transdisciplinarité bien avant que celle-ci ne devienne à la mode dans les universités. Elle porta par exemple son attention à «La fresque de Trévise et la légende d'Otinel» (1962) ou à «La légende arthurienne dans la sculpture de la cathédrale de Modène» (1963), mais au premier rang de sa production dans ce domaine, on mettra toutefois les deux prestigieux volumes sur *La légende de Roland dans l'art du Moyen Âge* (1966), écrits en collaboration avec son collègue liégeois l'historien de l'art Jacques Stiennon, qui rassemblent toute l'iconographie rolandienne. Cet ouvrage exceptionnel, fruit de dix années de travail, regroupe près de 600 documents issus de toute l'Europe pour une période allant de 1100 jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Ce livre connut des traductions en néerlandais et en allemand.

Il nous reste à envisager un dernier champ d'investigation, qui ne fut sans doute pas le moins cher à son cœur. Elle a partagé avec son frère Jean Lejeune, historien renommé de la principauté de Liège, un attachement passionné à la Wallonie, héritage d'un père poète dialectal à ses heures. Cet attachement s'exprimera de la plus belle manière dans les volumes de *La Wallonie, le Pays et les Hommes* (6 volumes, 1976-1981), une entreprise collective monumentale dont elle a dirigé avec Jacques Stiennon la partie consacrée aux lettres, aux arts et à la culture. Couronnée de plusieurs prix, cette œuvre encyclopédique a donné à la région wallonne la preuve magistrale de ses richesses ; elle témoigne aussi de la volonté qu'a eue Rita Lejeune d'ouvrir noblement les savoirs universitaires à un vaste public. La même ambition l'animait déjà en 1955, lorsqu'elle co-organisa avec Jacques Stiennon l'exposition *Le Romantisme au Pays de Liège*. Un catalogue, signé à deux mains, conserve le souvenir de cette manifestation et les complices de toujours renouvelèrent leur alliance pour les célébrations du millénaire de l'abbaye Saint-Laurent de Liège — qui nous valurent encore un superbe livre —, ainsi que pour la mise sur pied de l'exposition *Rhin-Meuse*, dont ils assurèrent la direction scientifique et le catalogue. Maints autres travaux manifestent à leur façon son amour pour sa patrie wallonne, comme son *Histoire sommaire de la littérature wallonne* (1942), ses études sur «Jean de Mandeville et les Liégeois» (1964) et sur «L'Ardenne dans la littérature médiévale» (1963), ou son travail sur «L'évêque Folquet de Marseille et la principauté de Liège» (1958), qui fait le pont entre ses deux pays de cœur. Et en 2004, à la veille de son centième anniversaire, elle produisit encore une anthologie de traductions de textes wallons.

Son approche personnelle et novatrice des problèmes nous a valu des suggestions stimulantes, certes parfois jugées audacieuses, et de très belles découvertes qui marquèrent la discipline. Ceux qui l'ont connue ont vanté son érudition et sa vigueur à défendre ses idées, mais aussi le charme

qu'elle dégageait. Femme de savoir, de cœur, de passion, d'intuition et de convictions, c'est assurément une personnalité majeure du médiévisme qui a disparu en la personne de Rita Lejeune.

Nadine HENRARD
Université de Liège